

LES ARTICLES EN LIGNE

KADATH

Les Celtes et le temps

Myriam Philibert

Avril 2023

Les Celtes et le temps

Myriam Philibert

Le temps

Grand mystère que celui du Temps ! Chez les peuples anciens, ce concept et surtout le calcul que son décompte entraînent, suscitent passion et respect inconditionnel envers celui (ou ceux) qui maîtrisent les arcanes de cette première science. César lui-même avoue que les druides faisaient usage de connaissances particulièrement remarquables. Peut-être les détenaient-ils de populations plus archaïques déjà versées dans l'étude des astres et de la marche du soleil et de la lune ? Jusqu'où remonter ? Depuis des époques immémoriales, l'être humain s'est évertué à scruter le ciel et ses étoiles, à tenter d'évaluer le cours des saisons, à trouver sa place dans une réalité sans cesse mouvante. Des milliers d'observations ont dû être transmises oralement de générations en générations, créant une sorte de planning du temps passé.

Il n'est pas surprenant que ce dernier ait pris et traditionnellement conservé une valeur de haute sacralité. D'étonnantes constatations s'imposaient. Pour l'homme, l'arbre ou l'animal, le temps s'écoule linéairement de sa naissance à sa mort. Mais dans le ciel étoilé, autre est la perception. On appréhende deux notions, celle de temps cyclique et celle de temps infini confinant à l'éternité. La nuit, dans son opacité ténébreuse, donne naissance au jour et le soleil naît à l'horizon. Cependant à y regarder de près, il ne se lève pas toujours au même endroit et une amplitude entre le nord-est et le sud-est se voit constatée au fil des saisons. Nuits et jours s'opposent en un combat perpétuel. Tantôt la nuit l'emporte et le jour est réduit à quelques heures d'un pâle soleil ; tantôt le jour prend l'ascendant et la nuit ne laisse aucun répit aux organismes actifs. Éternel combat de l'ombre et de la lumière ! Un autre cycle se dessine et la lune y joue la vedette, mince croissant qui enfle et devient pleine lune avant de décroître inexorablement. Ici, le rythme est ternaire. Puis, il y a une perspective plus large qui se décline en saisons, en fonction de l'ensoleillement, lequel entraîne leur ronde que la végétation et le règne animal captent instinctivement. Pour le prêtre, chargé d'établir le temps festif et faste, différencié du temps profane voué aux tâches quotidiennes, un calcul s'impose, d'autant plus que le cycle solaire ne coïncide pas avec la révolution lunaire. Ainsi, on arrive à l'année et aux fêtes de Nouvel An, communes à toutes les traditions et civilisations humaines. Voilà le casse-tête de ceux qui ont en charge de replacer tous ces éléments dans un contexte propice à se rendre favorables les puissances supérieures ou les dieux, et de choisir le moment le plus approprié pour ordonner les solennités tribales. Au-delà, il y avait les « siècles » – d'une cinquantaine d'années dans le monde celtique.



Page de titre : la Lia Fâil ou « pierre du destin », sur le site de Tara, capitale celtique de l'Irlande. (Cliché Jacques Gossart)

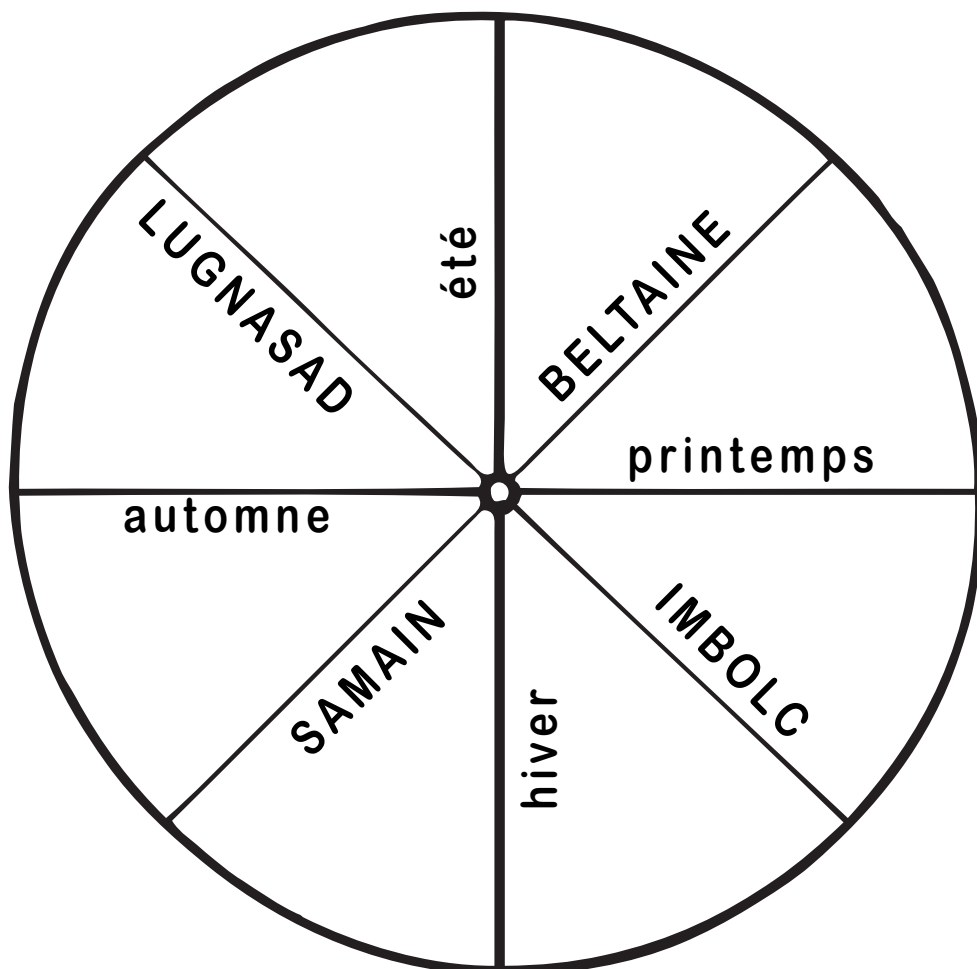


Figure 1. La roue des fêtes celtes.

Ensuite, il fallait un écrin somptueux pour ce temps festif qui devenait singulier occasionnellement. Les Celtes irlandais étaient agréablement dotés de la capitale emblématique de Tara, sise au centre symbolique de l'île. Cette conjonction de l'espace et du temps donnait accès à ce que l'on appelle aujourd'hui la 4^{ème} dimension. Pour les peuples anciens, il s'agissait également d'entrer dans un autre plan – celui de l'éternité, perceptible seulement lors de la jonction de deux espaces temps particuliers. La coïncidence des contraires aboutissait à l'éternité et/ou au temps Zéro. Soit l'on entrait vivant dans le monde des dieux ou la lumière blanche, soit tout recommençait dans un monde véritablement différent de celui qui venait de mourir.

Fêtes, calendrier ne font pas oublier les bases tangibles des savants calculs. Solstices ou « portes du ciel », équinoxes, ballet des étoiles dans le firmament, intrigante danse du soleil et de la lune, éclipses et cycle métonien¹, tout cela suscite réflexions, supputations, spéculations. Les sages, les prophètes, les poètes et les fous y trouvent tous matière

¹ Le cycle métonien a été observé et décrit par l'astronome athénien Méton au V^e siècle avant notre ère. Tous les 19 ans, la lune revient se lever en un point qui paraît identique à celui initialement remarqué. Les prêtres de Stonehenge ont connu et mis en pratique cette constatation.

à entretenir une prose décousue, des mythes abscons à force d'être inénarrables ou des poèmes que seuls les initiés sont aptes à décrypter. Des personnages traversent les âges, d'aucuns entrent vivants dans des dimensions autres. Le temps acquiert une relativité telle qu'il offre plusieurs vitesses... selon les individus ! Si Einstein a formulé la loi de la relativité restreinte et généralisée en 1916, les inventeurs du concept sont peut-être celtes.



Figure 2. Vue aérienne du site de Tara. (Voir également la photo en page de titre.)

Les fêtes celtiques insulaires

Quatre fêtes rythment le calendrier celtique irlandais médiéval. Ce dernier n'a aucun lien avec le calendrier-alphabet des arbres irlandais, étudié en 2022 et qui date du haut moyen âge. Deux traditions qui ont probablement la même source, le calendrier de Coligny, livrent deux approches très différentes². La première privilégie une division en quatre saisons avec quatre festivités liées au premier jour. Indubitablement, elle se réfère à la tradition celtique. Elle est solidement implantée dans le calendrier festif irlandais actuel. Quant à la seconde, elle conserve une relation privilégiée avec les lunaisons ; les quatre fêtes correspondent aux solstices et aux équinoxes, c'est-à-dire une version primitive du calendrier agricole et une strate civilisatrice largement antérieure à l'arrivée des Celtes historiques. Basée sur un alphabet éphémère, bien qu'initié par le dieu Ogma, cette vision calendaire inspire davantage les devineresses et les voyants que les spécialistes du monde celtique.

² Le calendrier de Coligny, trouvé dans l'Ain, est une plaque en bronze, fragmentaire, sur laquelle sont gravées cinq années consécutives de douze mois, plus deux mois supplémentaires. Il daterait du II^e siècle après Jésus-Christ et propose une liste de mois, diversement interprétés.

Péremptoire, Christian Guyonvarc'h semble affirmer que les fêtes ne sauraient changer et que le modèle mis en œuvre dans l'Irlande médiévale – et que les celtisants actuels perpétuent – existait de toute éternité. C'est méconnaître d'une part la langue gauloise et d'autre part, oublier ce qu'il énonce comme une affirmation de Pline, à savoir que les Gaulois faisaient débiter leurs cycles (mois, année, siècle) au 6^{ème} jour de la lune. Ceci introduit un calendrier luni-solaire, nécessairement fluctuant et soumis à un rééquilibrage périodique, tout comme notre calendrier actuel. Plus nuancé Pierre Gordon précise :

une fête ancienne remonte toujours à une époque plus reculée que ne l'indiquent les circonstances historiques dont on la date. Ces circonstances n'ont fait, en réalité, qu'utiliser ou modifier une solennité antérieure, de source initiatique, préhistorique.

• Samain (novembre)

Les quatre fêtes irlandaises sont Samain qui inaugure l'année au début novembre, Imbolc en février, Beltaine en mai et Lughnasa en août. Samain s'insère approximativement au milieu de l'automne. Pourquoi un tel choix ? Dans le monde celte, une fête ne se déroule pas rigoureusement à une date précise d'une année sur l'autre ; elle peut fluctuer sur une douzaine de jours par rapport au jour J, justement pour composer avec le début de la lunaison. Ce fait rend l'approche de la question calendaire terriblement complexe. Il ne faut pas être surpris qu'une dérive se soit instaurée au fil du temps, plus ou moins bien corrigée. « *Le milieu* » de l'automne est une indication très vague, et, peu à peu, suivant les pays, l'on en est venu, tout en se conformant au principe initial, à adopter des journées qui pouvaient aller d'octobre à décembre, précise Pierre Gordon. Si l'on ajoute que *samonios* signifie « été », en langue gauloise, et non automne, on prend la mesure de l'incompréhension qui s'est progressivement installée entre l'époque gauloise et le moyen âge. Ainsi, la fête solsticiale est devenue la fête des Morts. La porte du ciel ou la porte de l'Année s'est déplacée dans le calendrier, au mépris des astres qui gouvernent pourtant le ciel et ainsi, la signification astronomique a été involontairement occultée.

Peut-être une reprise en main de traditions pastorales a-t-elle présidé à ce curieux choix ? Le Dagda, ou Bon dieu, patronne ce temps festif où l'on pense surtout à bien boire et bien manger, les récoltes étant engrangées. Voici le dieu-père qui accomplissait l'hiérogamie avec la déesse sa partenaire privilégiée. Le Dagda semble se substituer au dieu gaulois Taranis qui régissait l'été, ses moissons et ses caprices ravageurs. Pour Christian Guyonvarc'h, il lui préférerait la Morrigan, qui lui parlait bataille et jeux guerriers se terminant par la mort inéluctable.

Elle avait neuf tresses libres sur la tête. Le Dagda lui parla et ils firent une union. La femme qui est mentionnée ici est la Morrigan.

(Textes mythologiques irlandais, t. 1)

Toujours est-il que pour Samain, les frontières entre les mondes sont temporairement abolies et que la cohorte des âmes errantes envahit les rues et les places pour se livrer à des sarabandes débridées. Si les participants des modernes fêtes d'Halloween y trouvent matière à plaisanterie et dérision, les anciens Celtes s'effrayaient et croyaient courir un réel danger s'ils n'étaient pas claquemurés à l'abri d'une enceinte.

Des anecdotes troublantes circulaient en ce temps incertain et vague ou cette interface, où fusionnaient les plans. Le héros Cuchulainn et son cocher étaient confinés dans la forteresse de Tara. Nul ne devait en sortir pour ne pas devenir la proie des fantômes vindicatifs. Pour passer le temps – Samain est la porte de l'éternité –, les deux jeunes hommes lançaient des traits en direction de deux cygnes qui évoluaient dans le ciel. En vain ! Cuchulainn s'arma d'un javelot et blessa l'un des deux oiseaux, qui se révéla sous les traits d'une charmante reine esseulée, accompagnée de sa suivante. Elle lui proposa un rendez-vous dans deux mois, **à la fin de l'année**. Étonnante distorsion du temps ! Ces belles oiselles étaient des messagères de l'Autre monde – chasseresses ou proies, nul ne le sait ! L'une d'elles est la reine Fand. Son mari, Manannan, lui a rendu sa liberté et elle s'ennuie en son palais, si bien qu'elle aimerait proposer au héros irlandais si valeureux d'en chasser démons ou spectres. Une improbable idylle naît entre ces deux êtres, au grand dam d'Emer, l'épouse officielle de Cuchulainn. Nul n'est apte à quantifier la durée de ces amours sur un autre plan de réalité. Sur terre, s'écoulent les jours et Ailleurs, le temps est arrêté ! Il faut que les druides, à coup de formules magiques, mettent fin à cette insupportable conduite ou plus exactement au chaos. L'ordre cosmique doit prévaloir !

Les druides lui [à Cuchulainn] donnèrent le breuvage d'oubli. Quand il eut bu le breuvage il ne se souvint plus de Fand ni de tout ce qu'il avait fait. Ils donnèrent en outre le breuvage d'oubli de sa jalousie à Emer car elle n'était pas mieux que lui. Manannan agita aussi son manteau entre Cuchulainn et Fand pour empêcher à jamais qu'ils ne se rencontrassent.

(La maladie de Cuchulainn)

Cependant, des moments plus conviviaux sont à noter comme le festin de Tara, à la fois solennel et luxueux. Ce n'est probablement pas une assemblée bien que sa périodicité ne soit pas annuelle. Tous les Irlandais se réunissent selon un intervalle irrégulier (sept ans ?). La veille de la date fatidique, les druides ordonnent l'extinction de tous les feux – il s'agit donc d'une commémoration solaire (ici hors de son temps). Comme le précise Christian Guyonvarc'h, divers éléments interviennent pour faire de cette cérémonie un moment d'exception :

- le banquet fastueux,
- l'irruption des puissances de l'Autre monde et l'abolition des frontières entre les plans de réalité,
- la mort injuste ou suite à une faute « karmique » du roi ou du héros.

Comme exemple de la mort rituelle du roi, citons celle du légendaire gallois. Lion-à-la-main-ferme, que son épouse-fleur trompe sans vergogne avec un chasseur, fait exécuter son époux à cette date fatidique. Selon la prédiction, le jeune roi est blessé à mort par son rival, puis noyé dans une barrique et il finit par périr dans l'incendie de son château ! L'air, l'eau et le feu concourent à son trépas. Cependant, deux enchanteurs de grand renom, ses protecteurs, le ramèneront à la vie sous la forme d'un aigle solaire. Voilà dévidé le cycle des saisons et rétablie la royauté solaire.

Au troisième jour festif de Samain, les feux sont rallumés et un nouveau cycle débute. Toutes ces caractéristiques s'appliquent, en fait, aux solstices, où l'on localise les portes du ciel ou de l'Année.

À la Veille de la Toussaint
La Sorcière de la Nuit chevauchera,
Ses neuf ailes déployées...
(Walter Scott)

Mara Freeman fait, à juste titre, intervenir la tradition écossaise pour dépeindre le côté sombre de la fête de Samain. Une symbolique lunaire se dessine au gré des saisons, avec une jeune lune en Imbolc, une pleine lune au solstice d'été et une lune déclinante avec les chasses infernales du mois de novembre. Voici la *Cailleach Bheur* – la Vieille. Son nom signifie « Celle qui est voilée ». Ne cache-t-elle pas de lourds secrets qu'elle ne confie qu'à de candides jeunes gens ? Elle vit dans une grotte obscure, vêtue d'une couverture sans âge ; elle est terrible à regarder, avec sa peau noire, sa bouche édentée, son œil unique et sa chevelure qui ressemble *au vieux bois griffu de la racine du tremble*. Cette sorcière n'a rien à envier à la déesse la Morrigan, si ce n'est son rang social !

• Imbolc (février)

Février correspond à la fête de la Terre et de la Mère ; à celle du printemps avant l'heure, puisque dans la vraie vie, c'est le cœur de l'hiver. Les froides brumes nordiques inspiraient aux Celtes des idées d'une verdure envahissant la nature entière et d'un renouveau plein de charmes ravageurs. Rappelons qu'ils se satisfaisaient d'un calendrier versatile, à l'image de la lune fantasque. Toute saison a un début, une apogée, un déclin. Le mot « imbolc » semble rétif à un décryptage étymologique fin. Avec circonspection,

Christian Guyonvarc'h suit le *Glossaire de Cormac*, qui avance une belle fable pour une fête pastorale en lien avec le début de la lactation des brebis. Pour sa part, Raimonde Reznikov accuserait les moines d'avoir délibérément occulté un aspect stellaire de la question. *Imbolc était en réalité une fête dédiée à la Vierge céleste et à son fils, le Jeune Soleil. Brigit et Oengus devenaient d'encombrants témoins*, précise-t-elle. Nous évoquerons plus loin cet étrange épisode dont le fonds chronologique se rattache au néolithique et que les Celtes ont capté pour leur propre usage mythique.

Rapidement, si le nom d'Imbolc se maintient, la tradition afférant à la festivité s'estompe et disparaît sous la vindicte du christianisme. Dès lors, l'accent est mis sur la femme divine. Le mot gaulois *brigidda* signifie épanouie, en beauté. Il a pour racine *briga*, la colline ou *brigantio*, l'éminence. Une déesse Brigantia laisse son nom en Écosse. Sur un bas-relief, elle apparaît casquée et armée d'une lance. Au terme de l'évolution se dessine sainte Brigitte de Kildare. Cette dernière, très populaire en Irlande, jouit d'un grand prestige et sa célébration prend un essor irrésistible.



Figure 3. Bas-relief de la déesse Brigantia, Birrens, Dumfriesshire, Écosse.

Ou sainte Bride, en Écosse ! Celle-ci est une adorable et jeune princesse que la vieille Cailleach Bheur a ravie à l'affection des siens. Elle la maintenait prisonnière, tout au long de l'hiver, dans un château isolé et ténébreux, la rudoyant, la maltraitant, lui faisant subir les sévices les plus dégradants, car son fils Angus-le-Toujours-Jeune s'était épris d'elle. Or, ce sympathique jeune homme, qui vivait dans le Pays de Jeunesse (ou Île Verte occidentale) sans jamais souffrir des affres du vieillissement, pouvait devenir roi de l'été s'il épousait cette charmante personne. La vieille mère indigne tenait à conserver le pouvoir pour elle seule ! Mais Angus n'était pas dépourvu d'ingéniosité et ayant repéré (par hasard ?) une jeune fille désespérée dans le miroir de l'eau du puits de Jeunesse, il partit à sa recherche... On était en février, au temps où les loups affamés rodaient. Il avait eu l'idée opportune d'emprunter trois jours au mois d'août, et bénéficiait d'une éclatante luminosité. Cependant, il eut quelque peine à la découvrir chantant sa peine dans une forêt obscure où elle collectait du bois pour sa tyrannique geôlière.

Ce jour fastueux où il rencontra Bride devint la fête de Bride. Comme dans un conte de fée, il y eut une fin heureuse, évidemment ! Mais au prix d'une lutte sans merci contre l'hivernale Cailleach Bheur. Elle suscita trois vents terrifiants, le premier de grêle et de neige pour anéantir brebis et agneaux ; le second qui pénétra jusqu'au cœur de la terre et le troisième qui éradiqua toute végétation. Puis, elle emprunta trois jours à janvier pour parachever son œuvre destructrice. En mars, monté sur son cheval blanc Angus arriva, hiérophanie de la vie, avec sa cohorte printanière. Dépitée, la Vieille jette au sol sa cape magique et devient pierre... Jusqu'à l'hiver prochain, où elle pourra reprendre ses méfaits !

Cette légende repose sur un apport celte indubitable. Angus est à rapprocher d'Oengus (ou Aengus), le jeune dieu irlandais. Si le premier parvient à concrétiser sa quête amoureuse, le second, moins chanceux, est condamné à n'avoir aucune relation charnelle avec les femmes inaccessibles qu'il chérit. Plus profondément, le fonds indo-européen, où le combat hiver-été constitue un thème récurrent, s'invite dans cette trame. Ici, le conflit oppose la vieille déesse Mère, malveillante et attachée à la terre, au jeune dieu solaire et printanier ; il se place entre hiver et printemps. En revanche, celui entre le vieux dieu finissant et son jeune et fringant *alter ego* se situe au solstice d'été. Or, les Celtes ont tenu à occulter quelque peu cette célébration, privilégiant des dates aux intersaisons.

• Beltaine (mai)

*Bienvenue, avec ton adorable cœur de bois vert,
Mois estival de Mai, que je désire tant.*
(Poème gallois)

Saint Patrick tient à asseoir son autorité pour cette festivité druidique. Il allume un grand feu, apparemment dans la pure tradition originelle. Mais il s'agit d'un feu « chrétien » pour lutter contre celui de Bel. Beltaine signifierait « feu de Bel ». Une grande assemblée de plusieurs peuples se déroulait à cette date. Les druides usaient des feux pour assurer la protection du bétail. Puis, le saint irlandais tient à une confrontation verbale, philosophique et religieuse avec les druides pour conforter son prestige et éradiquer l'antique religion. La suite est bien connue. Sa religion triomphe, tandis qu'une large part du savoir ancestral se voit pieusement recueillie et sauvegardée, en dépit de quelques destructions.

Le mois de mai et le lundi comme jour fatal ont durablement marqué l'histoire irlandaise. Ce pays est effectivement colonisé par divers groupes humains successifs, toujours au début du mois de mai, selon les dires des historiens. La cruelle extermination du peuple de Partholon en témoigne :

La mort vint sur eux aux calendes de mai, c'est-à-dire le lundi de Beltaine jusqu'à l'autre lundi devant Mag Elta, cinq mille hommes et quatre mille femmes qui moururent du lundi au lundi.

(Geoffroy Keating, *History of Ireland*)

D'autres faits notoires s'inscrivent dans cette même période qu'il faut prendre dans un sens symbolique. Partholon meurt en ces temps. Les Tuatha Dé Danann – les tribus de la déesse Dana – *sortirent de leurs bateaux le lundi de la première semaine de mai* (Ibid.). Il faut prendre cette répétition délibérée pour une volonté de faire débiter l'année au 1^{er} mai. De solstices en équinoxes, de Samain à Beltaine, certains décideurs ont vivement souhaité instaurer le jour de l'An au cœur du printemps, comme aux époques néolithiques.

Située à l'opposé de Samain, la fête de Beltaine semble aussi contrastée. Elle devient rapidement aussi fameuse, avec un double volet, effrayant comme en témoigne Walpurgis, ou adorablement plaisant comme célébration du printemps pleinement épanoui. Il semblerait que les Celtes d'Europe centrale et nordique aient eu quelque prédilection pour le 1^{er} mai. Il en est resté Walpurgis, son lot d'horreurs et de sorcières maléfiques, dont Gustav Meyrink a fort bien su illustrer l'atmosphère ténébreuse et mystérieuse (*La nuit de Walpurgis*). En Écosse, à Callander, subsistent aussi les vestiges de sacrifices humains, à cette date. Les villageois confectionnent un gâteau et une part est noircie avec du charbon de bois. Chacun, les yeux bandés, tire une portion. Celui à qui échoit le morceau fatal devient la victime propitiatoire. Certes, la sentence n'est plus exécutée, mais l'esprit de la charge sacrificielle demeure.

Beltaine est-elle une fête du feu solaire ou celle de la lumière ? Ce ne sont pas les feux rituels qui font illusion sur le caractère igné, de la solennité. Tout se révèle bien plus complexe. À l'équinoxe de printemps – conjonction du soleil et de la lune se levant dans le même point du ciel et festivité luni-solaire –, avait symboliquement lieu la conception du soleil qui devait naître au solstice d'hiver. Or, les Celtes tiennent à occulter les plus anciennes traditions et à souscrire à une modernité qui leur est propre. Pour mettre une touche plus féminine et lunaire, Belisama se dresse en sœur ou parèdre de Belenos. Et l'on peut allègrement aller recueillir la rosée de mai, tresser des couronnes de fleurs et dignement honorer la saison par un mariage de printemps. Beltaine devient donc, pour moitié, une fête lunaire – lundi est consacré à l'astre nocturne. Sa partie solaire privilégie la lumière et non le feu ! Les divinités gauloises Belenos et Belisama règnent sans partage sur une terre en plein renouveau, sous la chaleureuse poussée d'un soleil somptueux.

Restent d'épineuses questions linguistiques. D'où vient le mot « Beltaine » ? D'aucuns le rattachent, par goût d'un celtisme outrancier, aux « feux du soleil ». Pour d'autres, le mot gaulois *belatu-* aurait donné Beltina, une déesse lituanienne de la Mort – voilà le côté obscur qui refait surface. Pour d'autres, *belato* signifie éclat, luminosité, radiance.

Le nom de Belenos livre une épithète qui signifie « Resplendissant ». Quant à Belisama, comment ne pas l'appeler « la Très claire », qualificatif inspiré pour une lune printanière ?

• Lugnasad (août)

Lugnasad rend hommage à l'industriel dieu Lug. C'est l'occasion d'une grande foire, d'une fête royale. Et de son mariage. Mais qui est l'élue ? Héros sans partage de la 2^{nde} Bataille de Mag Tured, il devait, primitivement, être sacré au solstice d'été quand les radiations solaires atteignent leur plénitude, si l'on suit une logique calendaire. Avec les Celtes ou déjà antérieurement (?), la date choisie a été le milieu de l'été (1^{er} août). Le dieu lui-même tient à associer sa mère adoptive à la célébration de ce grand moment.

*Elle mourut aux calendes d'août,
un lundi, à la Lugnasad de Lug.
Autour de sa tombe, depuis ce lundi-là,
a lieu la première assemblée de la belle Irlande.
(Edward Gwynn, the Metrical Dindshenchas, IV)*

Celle-ci, nommée Tailtiu, apparaît dans le *Lebor Gabála Éirren* (ou *Livre des conquêtes d'Irlande*). Elle fut l'épouse du dernier roi des Fir Bolg et survécut à la 1^{ère} Bataille de Mag Tured. Cependant, elle mourut d'épuisement en tentant de défricher une forêt pour en faire une terre cultivable, au cœur même de l'Irlande. Initiatrice de l'agriculture, elle se manifeste comme avatar de la Déesse mère et comme personnification de l'Irlande. N'a-t-elle pas tout mis en œuvre pour assurer le bien-être de son peuple ? Comme mère universelle, Lug peut être considéré comme son fils. Mais il arrive qu'elle devienne son épouse. Chez les Celtes, les dieux, et pas seulement le fameux Lug, sont totalement polyvalents. Pour qu'un roi soit sacré, selon la tradition, il fallait qu'il épouse rituellement la déesse de la contrée dans laquelle il se fixait. Celle-ci devait s'imposer sous son aspect de Souveraineté. Tailtiu, survivante d'une

autre époque et d'une autre ethnie, est parfaite pour symboliser une légitimité autochtone et durablement ancrée en terre. En épousant sa mère adoptive, Lug a l'opportunité de devenir un bon roi, bien qu'il ne soit pas le Haut Roi de Tara. La justice, l'ordre, un gouvernement sans tache sont les impératifs exigés. En compensation, les diverses tribus apportaient, lors de l'assemblée annuelle, un tribut constitué uniquement de produits issus de la terre : fruits sauvages, poissons des rivières, venaisons, eau du puits sacré, etc. Ni la légende, ni l'histoire ne mentionnent ce qu'il advint du dieu Lug, une fois la 2^{nde} bataille de Mag Tured terminée, sur les sombres prophéties de la Morrigan, annonçant la fin du monde, si ce n'est l'instauration de l'assemblée estivale de Lugnasad.



Figure 4. Bas-relief du dieu Lug. (Musée de Sens)

Quelques mots sur la 1^{ère} et la 2^{nde} Bataille de Mag Tured (*Cath Maighe Tuireadh*) s'imposent ici. Ce sont des épisodes conflictuels totalement mythiques entre les populations successives qui habitent le sol irlandais. La 1^{ère} Bataille fait largement usage d'armes magiques et met aux prises les dieux des Tuatha Dé Danann et d'autres groupes, tels que les Fir Bolg ou les Fomoiré, en des duels titanesques. Le conflit débute un mois et quinze jours après le début de l'été, soit dans les premiers jours d'**août**. Un lundi probablement. En revanche, la 2^{nde} Bataille, où le dieu Lug révèle ses talents multiples et fédère les troupes, a lieu pour **Samain**. Les deux altercations bouclent l'année d'un conflit cosmique qui se déroule entre été – Lughnasad et hiver – Samain.

C'est en hommage à Tailtiu, qui le lui a expressément demandé sur son lit de mort que Lug instaure des jeux funéraires à la ressemblance de ceux des Grecs. De longs poèmes vantent l'assemblée de Lughnasad (ou Lughnasadh), qui se déroule d'ailleurs sur la plaine où la reine a donné sa vie pour les siens. Elle avait une telle renommée que l'Église n'osa jamais l'abolir. Il arrivait qu'elle se déroule en d'autres sites. Voici un temps festif de plusieurs semaines parfois, en plein été, qui mêle subtilement échanges économiques, règlements de questions politiques ou juridiques, mariages temporaires ou définitifs, et amusements. C'est l'heure des trêves militaires. Le côté festif se dévoile, lui, avec des poèmes et des chants, déclamés par des artistes, avec des jeux auxquels participent hommes et femmes, des courses à pied ou à cheval. Toutes les classes sociales se mêlent ; la paix, la joie, la bonne humeur sont de mise ; un air de prospérité entoure la manifestation. Rappelons qu'elle se situe à l'opposé d'Imbolc, mais prône exactement les mêmes valeurs d'abondance, de bonheur, de richesse.

*Une assemblée avec de l'or, avec de l'argent,
avec des jeux, avec la musique des chars,
avec l'ornement du corps et de l'esprit,
par le savoir, par l'éloquence.
(Ibid.)*

Revenons brièvement sur Leucetios et Lug. L'étymologie gauloise vante *leuca*, la blancheur, *leuce*, une vive lueur, selon une racine indo-européenne. Il en dérive Leucetios « le lumineux », dont les emblèmes sont le lynx, le corbeau ou la souris ; et *Lugos*, *Lugus*, Lug, qui deviendra Lugh-longue-main dans l'épopée irlandaise.

Il n'est pas le seul dieu de l'été et un dieu des moissons existait probablement avant lui, bien qu'il porte un nom celte. Il s'agit de Crom Dubh, bossu car il porte un sac de grains sur l'épaule. On le nomme également Cromm Cruaich (ou Crom Cruach). Ses fidèles eurent maille à partir avec saint Patrick, qui les accusait de sacrifices humains. Ici, on en revient à une strate historique plus archaïque, centrée sur les cercles de pierres mégalithiques, mais toujours axée sur des questions calendaires. Celui-ci est décrit comme comportant douze pierres autour d'une idole dorée – les mois tournant autour du soleil ?

*S'élevaient en rang
Douze idoles de pierre ;
Pour ravir amèrement le peuple
L'effigie de Comm était en or.
(Livre de Leinster)*

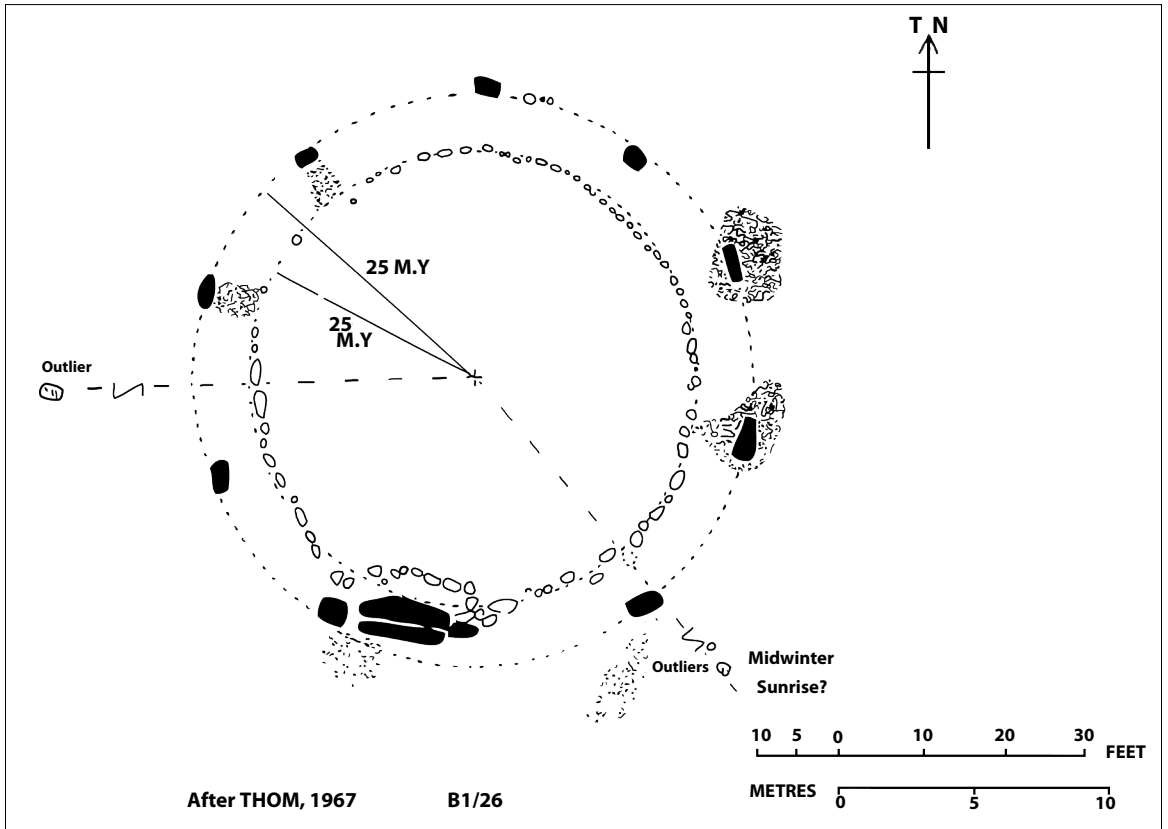


Figure 5. Le cercle mégalithique de Loanhead of Daviot, Écosse. Sur le plan, l'axe nord-sud est marqué par deux monolithes. (Selon A. Thom)

Les portes de l'année

Quand n'existe aucun texte, ce qui est le cas pour les Celtes historiques, les questions calendaires demeurent sujettes à caution. Les portes de l'année, les fêtes et les saisons ont varié au cours des âges, selon la volonté de la classe sacerdotale, qui faisait de la mission calendaire une étude et un moment sacrés. Pourquoi les Celtes, et déjà leurs prédécesseurs, ont-ils choisi des dates aussi incongrues pour fixer un calendrier aussi spéculatif ? Si l'on admet que les diverses strates culturelles et cultuelles sont prises en compte à

chaque renouvellement de l'ordonnancement des saisons, on comprend pourquoi les données celtes sont aussi complexes. Aujourd'hui, les sympathisants de la tradition celtique se targuent d'un canevas à huit « saisons » ou moments festifs. De quand date-t-il ? Le calendrier de Coligny saura-t-il apporter des éléments de réponse ? Les dates des festivités gauloises demeurent une inconnue. L'orientation des temples et des monuments protohistoriques saurait-elle livrer quelque lumière sur des données occultes ?

• Solstices et équinoxes

Les **solstices** sont les Portes de l'année – il en est resté les deux Saint-Jean ou les Colannes du ciel. Il s'avère complexe de calculer exactement le solstice, alors que l'équinoxe ne donne aucun tracas. Ainsi est advenu le mythe des quatorze jours alcyoniens, expression à la fois imagée et poétique d'une réalité astronomique difficilement quantifiable. Pendant les sept jours qui précèdent et les sept jours qui suivent le solstice d'hiver, l'alcyon bénéficie, sinon d'un temps clément, du moins d'une mer peu agitée, ce qui lui permet de couvrir sur la vague sa nichée. Pendant ce laps de temps, la diminution, puis l'augmentation de la durée du jour demeurent assez difficilement perceptibles... Cela causait quelque souci aux prêtres ayant en charge l'élaboration du calendrier usuel.

Peut-être est-ce dans ces périodes « d'immobilisation du temps » que l'éternité pouvait déferler et s'emparer du monde des vivants ? Peut-être est-ce à ce passage entre les saisons que se déroulait le duel entre l'Hiver et l'Été ou entre la Nuit de la ténèbre hivernale et le Jour des dieux solaires ? Comment les Celtes ont-ils traduit cet « arrêt » du cycle ? Des vestiges d'un calendrier à deux saisons se manifestent dans l'opposition du dieu de l'hiver, jeune et imberbe avec le dieu de l'été, barbu et opulent, sur le chaudron de Gundestrup. Les trois nuits de Samain sont aussi une réponse à la question... Mais où positionner ces « Trois nuits de Samain » ? Ici se situe l'énigme de l'interprétation du calendrier gaulois de Coligny, que nous allons aborder. Quant aux textes mythologiques, tous évoquent un grand moment où le temps entrainait en coïncidence avec l'éternité.

La triscèle évoque-t-elle « les trois nuits de Samain » ? Dès le moment où les Celtes his-

toriques font leur apparition, de curieux ornements à trois

branches curvilignes, dessinés au compas, la triscèle

pour les archéologues, le triskèle, devenu pour les

Bretons un emblème ethnique et culturel, enva-

hissent également les pièces d'orfèvrerie, le

monnayage ou les fanions. Sachons que le mo-

tif est connu depuis le néolithique, à Malte ou

Newgrange. Il a, effectivement, tout comme le

svastika dont la symbolique est apparentée,

suscité de nombreux commentaires. Selon Al-

bert Grenier (*Les Gaulois*), voici un symbole du

soleil. Pour d'autres, ce sont les trois moments de

la journée. Pourquoi pas les trois cieux, les trois sai-

sons, voire les trois phases de la lune ?

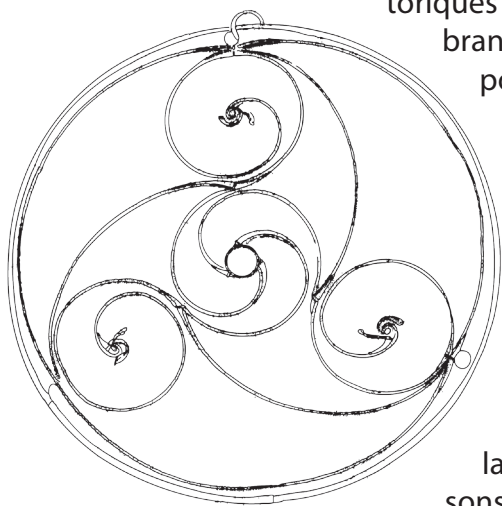


Figure 6. Le disque de la Bann (Irlande), portant une triscèle. (Ulster Museum Belfast, dessin P.-M. Duval)

Rappelons que les cycles débutaient avec la néoménie (ou le 6^{ème} jour de la lunaison) au 1^{er} mois de l'année – *Samonios* (solstice d'été) ou Samain (1^{er} novembre), ce qui entraîne une variabilité. Le solstice d'été introduit un calendrier qui débute fin juin, alors que Samain inaugure des intersaisons. Celles-ci auraient été privilégiées dans l'orientation de monuments ou de sépultures. Il en résulte une formule primitive à quatre saisons fondée sur les solstices et les équinoxes et une autre où sont retenues des dates intermédiaires. Dans le calendrier celtique, les quatre saisons durent environ 91 jours sans être similaires. Sur le plan astronomique, les deux moitiés de l'année ne sont pas, à vrai dire, rigoureusement égales. Les druides avaient-ils remarqué cela ? Toujours est-il que cette double approche par quatre périodes rend la compréhension du calendrier celtique très ambiguë. Faut-il souscrire :

- à une découpe en quatre saisons basées sur les solstices et les équinoxes,
- à un calendrier avec quatre grandes fêtes aux intersaisons,
- à un calendrier à huit subdivisions ?



Dans sa magnificence argentée, le chaudron de Gundestrup, statique malgré la ronde des saisons qu'il dévoile, le festin de deux ou quatre dieux, et de trois déesses, demeure totalement muet. Les druides ont su garder leur secret... Et il a fini par être occulté au long de l'histoire !

Figure 7. Sur le chaudron de Gundestrup, la déesse et ses deux époux, Taranis à droite et Cernunnos à gauche. (Musée National de Copenhague)

Quatre saisons ou huit phases vont avoir pour approche symbolique le svastika, ornement très apprécié des Celtes et, lui aussi, antérieur à leur manifestation en tant que peuple et entité culturelle. Dès le paléolithique supérieur, ce signe est présent. Il fait partie des idéogrammes de la culture néolithique de Vinča et connaît un vif engouement dès l'âge du bronze. Son caractère ubiquiste et universel interpelle les chercheurs. Sur le plan analogique, la plupart des exégètes le rapportent au mouvement rotatif dextrogyre du soleil ou de la lune, ou lévogyre des astres autour de la Polaire. Ensuite, chaque tradition apporte sa propre sensibilité. Les Celtes historiques n'ont laissé aucun témoignage de l'appréhension spécifique qu'ils en avaient. Antérieurement, à l'âge du bronze, prévalait la rouelle, croix inscrite dans le cercle des cycles infinis. La croix celtique est l'héritière de ce glyphe.

Le mode duel se traduit également dans l'opposition Walpurgis (1^{er} mai – été) et Samain (1^{er} novembre – hiver). La mythologie galloise propose deux dieux des enfers, absolument égaux, au point qu'aucun des deux ne parvient à prendre l'ascendant sur l'autre – Arawn et Hafgan. Pour triompher, Arawn monte une ruse diabolique. Il propose à Pwyll qui a commis un méfait d'aller trancher la tête de son rival. En récompense, il pourra jouir de tous les biens d'Arawn, y compris de sa délicate épouse, pendant un an et un jour. Pwyll s'acquitte au mieux de sa mission, sans toutefois ôter la vie d'Hafgan. Celui-ci accepte sa défaite et quitte la lutte. Celui-là y gagne le titre de « Prince » du royaume

des morts. Le cycle ne se répéterait-il pas avec un nouveau protagoniste, d'autant plus qu'il est l'époux de la Déesse, sous ses traits de grande Reine souveraine ? Peut-on déceler un tel antagonisme entre printemps et automne ? Non car ces deux saisons traduisent un équilibre approximatif et bienvenu pour les activités humaines. En langue gauloise, le mot *equos*, que l'on trouve dans le calendrier de Coligny, offre opportunément ce sens.

Équinoxe puise à cette veine. C'est « l'instant » de l'année où le soleil traverse le plan équinoxial de la terre et change d'hémisphère. Les deux équinoxes se situent sur la ligne horizontale est-ouest de la rouelle ou de la croix. Ils sont en opposition avec les solstices que l'on positionne sur la ligne verticale entre zénith estival et nadir ou inframonde hivernal.

• Le calendrier de Coligny

Il y a dans cette mer une île dont le sable est d'or, et il y a une autre mer que l'on voit monter de Beltaine à Samain et descendre de Samain à Beltaine, c'est-à-dire une moitié de l'année à croître et une moitié de l'année à décroître.
(Le Teanya Bithnua, manuscrit de Rennes)

Tous les commentateurs sont unanimes pour penser que le calendrier celte est complexe. Il subsiste des vestiges d'un calendrier à deux saisons, qui peut se traduire par un culte de la fécondité et de la Grande déesse en opposition à un culte des morts, et cela dès le néolithique. Il aurait traversé les âges. À la déesse de la Mort néolithique, muette, aurait succédé un dieu du monde d'En bas, Cernunnos le couronné, puis *Dis Pater*, selon l'assimilation demeurée incertaine de César.

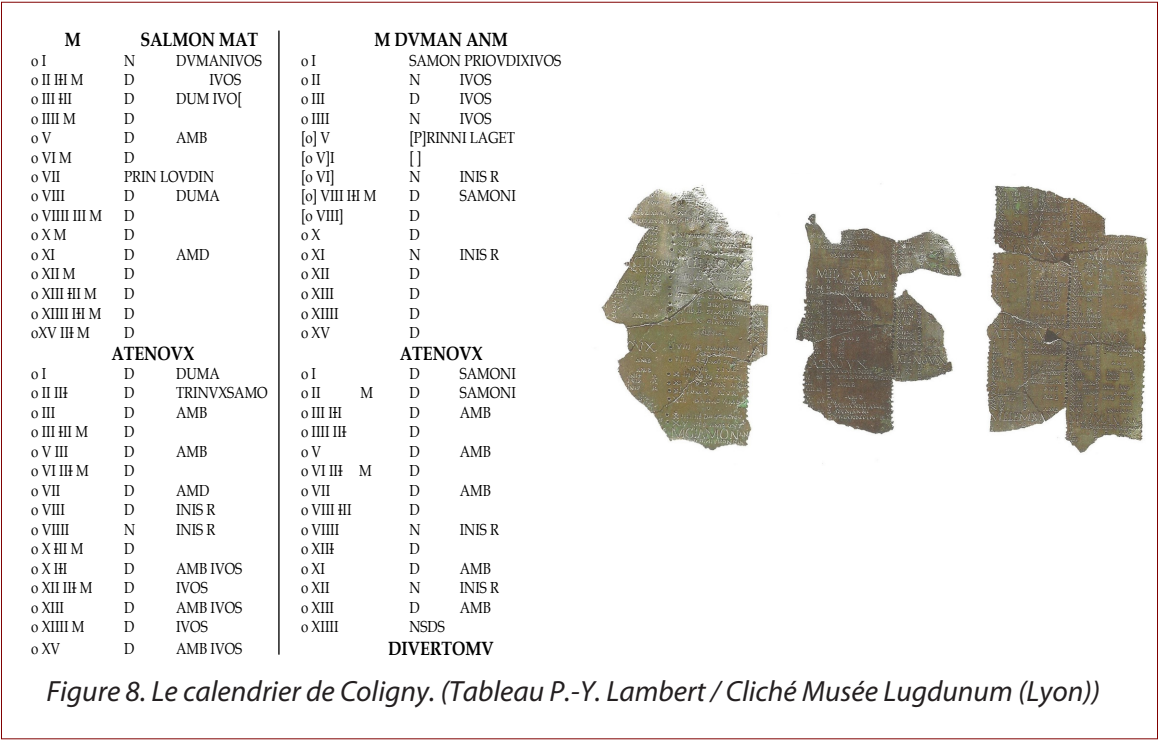


Figure 8. Le calendrier de Coligny. (Tableau P.-Y. Lambert / Cliché Musée Lugdunum (Lyon))

Quant au Calendrier de Coligny, il a été étudié par Pierre-Yves Lambert. Voici un calendrier lunaire avec en alternance six mois de 30 jours fastes, et six mois de 29 jours, néfastes, à la manière du décompte romain. Pour effectuer le réajustement avec les données astronomiques, un mois intercalaire apparaît tout les deux ans et demi. Subsistent une incertitude dans la graphie et des variantes. Des linguistes se sont focalisés sur la ressemblance entre *Samos* (été en langue gauloise) et Samain (1^{er} novembre dans l'Irlande médiévale). Ils ont tenté de raccorder les deux dates, ce que les réajustements calendaires périodiques autorisaient, mais en oubliant parfois la langue gauloise.

Voici le schéma proposé par Pierre-Yves Lambert et les commentaires qu'il peut susciter :

I SAMON : *Samonios* signifie été et entre en opposition avec *Giamonios* (hiver). On peut supposer que l'année débute avec un mois de 30 jours, faste. S'agit-il de juillet, si l'on en croit la linguistique ? Ou s'agit-il des prémices de l'hiver et du mois de novembre, si l'on se fie à ce qu'est devenue la fête de Samain au moyen âge en Irlande ?

II DUMAN : *Dumanios* présente quelques difficultés de traduction. Selon les auteurs, sont mis en avant l'assombrissement, la fumée, voire l'âme ; et/ou une grande fête : celle de Lug au mois d'août ou le solstice d'hiver qui a, durablement, inspiré la mythologie ?

III RIVROS : ce mot semble rétif à toute interprétation. Cela pourrait cependant être un qualificatif signifiant « grandv ». Ou il faudrait le rapprocher de *roiuros*, la grande fête.

IV ANAGAN / ANAGTIO : *Anagatio*- veut dire inactif ; certains en ont déduit que c'était un mois où l'on ne voyageait pas.

V OGRONN : *Ogronnios* désigne les animaux à sang froid, lézard ou plus sûrement serpent. Ce dernier est emblématique dans la tradition celtique. Doté d'une tête de bélier, il symbolise le cycle entier, la queue du serpent indiquant la fin, humide et froide, alors que la tête d'un animal fonceur parle de début igné. Pourquoi pas novembre ?

VI CVT- / GVTIOS : le nom *Gutios* veut dire bélier ; et l'adjectif, fougueux, dangereux. Mais pour certains, c'est simplement le mois des incantations. Pour notre part, nous verrions volontiers ici le solstice d'hiver et le passage à un ensoleillement plus généreux.

VII GIAMON / GIAMONI : *Giamonios*, à son tour, parle de froidure et d'hiver, après le solstice.

VIII SIMIVIS / SEM.V : *Simiuisonna* étant seulement attesté dans le calendrier de Coligny, il est délicat d'en proposer une interprétation. Peut-être peut-on le diviser en *simi* (demi) *sonna* (soleil) ? Comme c'est le seul mois à proposer le féminin, peut-on supposer qu'une entité féminine le parraine ? L'unique Déesse. Xavier Delamarre propose le milieu du printemps.

IX EQVOS : *Equos* signifie équilibre. Il n'y a aucun commentaire de la part des linguistes. Nous y verrions volontiers l'équinoxe de printemps.

X ELEMIV / ELEM : *Elembios* ne pose aucune difficulté, il s'agit du brame du cerf, voire de l'animal, emblématique de Cernunnos. Ce n'est pas pour autant que cela facilite la compréhension du déroulement des mois.

XI AEDRINI / EDRINI : *Edranos* signifie faible ou désignerait le feu, si l'on s'en tient à une autre source étymologique. Faut-il y voir les feux de mai ou est-ce une extrapolation ?

XII CANTLOS / GANTLOS : *Cantlos* se traduit par chant et semble indiquer un moment de réjouissance, peut-être en lien (pour nous) avec le solstice d'été.

Pierre-Yves Lambert conclut en insistant sur le fait que ce travail, qui n'est pas unique, signe l'héritage de la culture des druides. Le calendrier de Coligny conserve des zones d'ombres, mais aussi des expressions qui interpellent. Ainsi, TRINOX SAM ou les trois nuits de Samonios. Pour certains exégètes, il s'agit du début ou de la fin de l'été, pour les autres, du milieu de la saison. La logique voudrait que ce soit les nuits du solstice d'été, telles que Shakespeare les a chantées dans *le Songe d'une nuit d'été* (*a Midsummer Night's Dream*), alors même que l'action se situe début mai grâce à une distorsion du temps délibérée. L'opposition VII GIAMON - hiver et I SAMONIOS – été demeure l'un des éléments les plus marquants. Pourquoi ne pas faire confiance à la linguistique et supposer que le calendrier de Coligny est l'héritier d'un passé sans âge, plutôt qu'une projection vers un futur lointain, où s'instaure une dérive ? La succession Serpent-Bélier (*Ogronnios-Gutios*), au moment du solstice d'hiver, interpelle. Donnerait-elle une clé pour la scène d'immortalité du chaudron de Gundestrup où le serpent cornu ouvre la voie de l'Autre monde ? L'équinoxe semble laisser une marque discrète avec Equos.

• Les fêtes gauloises

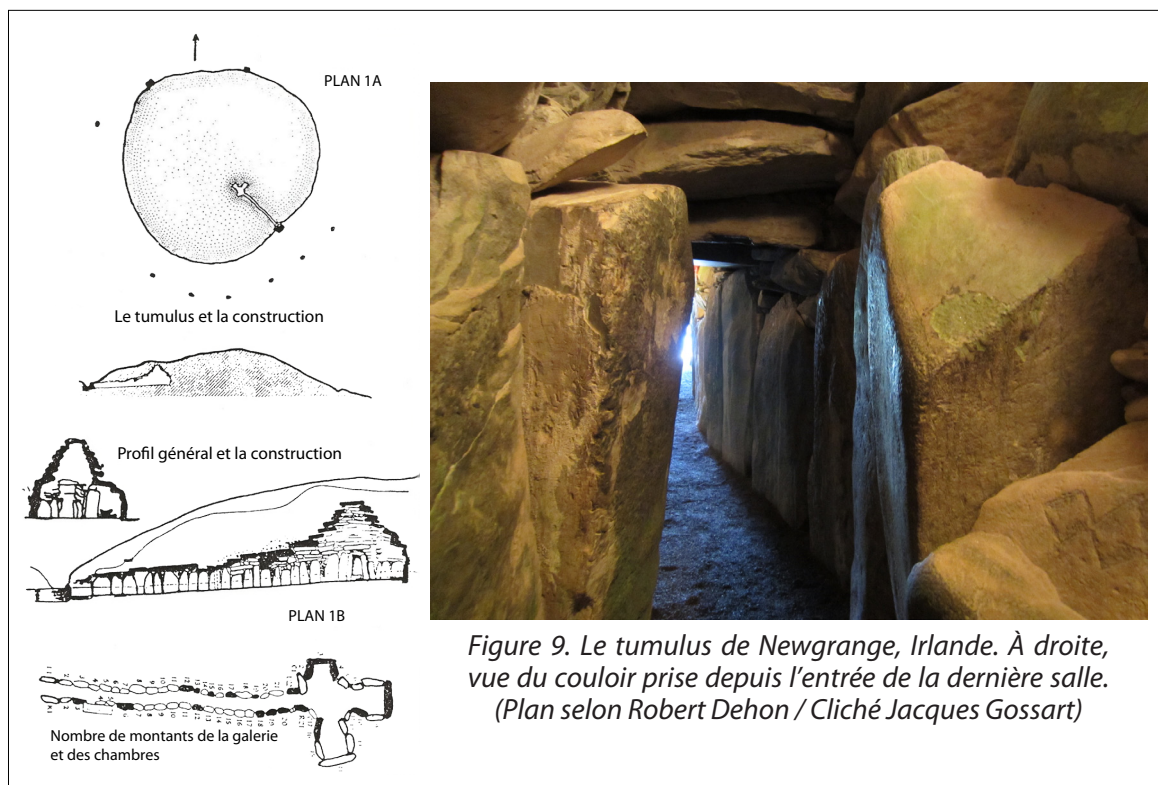
Que sait-on réellement des fêtes gauloises ? Le calendrier de Coligny ne se révèle pas très explicite à ce sujet. Il vante les trois nuits de l'été. Il oppose celui-ci (SAMONIOS) à l'hiver (GIAMONIOS). Il parle de serpent et de bélier qui se suivent en un temps qui pourrait correspondre au changement d'année. Cependant, il reste beaucoup d'inconnues et de place à la supputation. L'approche est mensuelle et les festivités à peine soulignées. Avons-nous à notre disposition d'autre documentation à incidence calendaire ?

Il est indéniable que le chaudron de Gundestrup et sa mythologie offrent une telle formulation temporelle. Des saisons, des moments de la lunaison s'affichent mais ni dates précises, ni dénomination ne viennent étayer cette composition qui met en scène les divinités et l'Autre monde. On y lit la présence de deux rois en lien avec les saisons extrêmes ; de quatre rois saisonniers et d'une déesse lunaire affichant les trois âges de la vie. Il est question d'un grand banquet et du passage de héros morts au combat dans la cuve d'immortalité, pour suivre les « conquérants » de l'Année vers l'Autre monde. Les attributs de ces derniers dieux sont ceux que les Celtes leur confèrent. Faut-il en déduire que le calendrier avec festivités à l'intersaison se dévoile ici ?

Et si les Celtes avaient eu une approche octuple du calendrier avec quatre saisons traditionnelles, valides pour l'agriculteur et déterminées sur le plan astronomique, plus quatre fêtes placées sous la tutelle de divinités primordiales ? Une subdivision concrète et une approche plus conceptualisée ? Cela a le mérite d'être clair, simple et de donner une périodicité de 45 jours environ. Comment en est-on venu à un calendrier de douze mois d'à peu près 30 jours ? Toute la problématique vient des lunaisons de 29 jours environ. Il fallait faire coïncider deux approches du temps, l'une mensuelle et l'autre annuelle. Le calendrier pouvait être scindé en moments astronomiques et temps festif. Où placer des divinités ? Aux grandes subdivisions, ce qui équivaut à revenir à une strate calendaire archaïque, au chaudron de Gundestrup, avec le printemps et Belenos ; l'été et le roi des hommes Taranis, puis le Dagda ; l'automne et Lug ; l'hiver enfin avec le roi des dieux, Cernunnos, puis Mabon ou Oengus. Ou plus solennellement au milieu de la saison ?

• Nouvel An à Newgrange

Opportunément, Oengus, l'Unique, que l'on nomme aussi Mac Oc – de *Maponos*, le fils – s'invite à Newgrange, le fameux tertre irlandais. Un oculus et un très long couloir conduisent un rai de lumière jusqu'à une vasque au fond de la dernière salle au temps du solstice d'hiver. Ces prémices sont pleines de promesses. Une conjonction de la Terre toute féminine, de la blanche pierre lunaire et du soleil dispensateur de vie en fait un lieu particulier. On oublie allègrement que les mégalithes sont l'œuvre des populations néolithiques. On ignore leurs préoccupations métaphysiques... Et les Celtes s'emparent d'un édifice prestigieux. Les dieux se doivent de loger dans les cairns funéraires. Ne sont-ils pas le passage obligé de l'au-delà vers l'Autre monde ?



Le merveilleux s'invite à chaque pas de la vie d'Oengus, de sa conception miraculeuse à sa disparition dans l'Autre monde. Elcmar, le frère du Dagda habite dans le tertre de Newgrange ; son épouse se nomme Boann (ou Boand). Celle-ci, « la donneuse de vaches », n'est autre que l'Aurore dans une trame indo-européenne archaïque. Un beau jour, le Dagda s'éprend de la jeune femme et désire avoir un fils d'elle. Pour arriver à ses fins, il réfléchit à un stratagème et envoie son frère chargé d'une courte mission. Elcmar n'est, en fait, qu'un doublet du Dagda. Pendant ce moment, bref à l'échelle humaine, le Bon dieu arrête le temps de manière à ce que Boand conçoive et mette au monde un enfant. Ne serait-ce pas la période des douze ou quatorze jours alcyoniens ? Trois jours plus tard, le mari est de retour et rien ne semble avoir troublé le cours de la vie. Cependant, le christianisme s'invite avec la notion de péché et tourmentée par sa faute, Boand veut se laver de toute souillure et elle va à la source du troisième frère du Dagda, Nechtam, – la triplicité divine chez les Celtes augmente leur potentiel. Inexplicablement, son corps se

dissout peu à peu, une main, une jambe, un œil, dans l'eau. Plus la jeune femme court et plus le ruisseau grossit jusqu'à devenir la rivière qui alimente le centre de l'Irlande. La Déesse devient Eau – la Boyne.

De soleil naissant au solstice d'hiver pour un destin de roi des dieux, Oengus passe pour être le dieu de l'Amour, bien qu'il apparaisse plutôt en amoureux transi. On narre son aventure avec Etain, la promise du roi Midir, père adoptif du jeune homme. Ce « vieux » roi, dans le cadre du partage de l'année en deux saisons, s'éprend de la jeune damoiselle. Or, il est déjà marié avec une sorcière terriblement acariâtre et maléfique qui, en un instant, transforme sa rivale en vulgaire mouche qu'un vent druidique emporte au loin. Condescendant, Oengus recueille l'insecte sur son somptueux manteau rayé d'or et s'enferme en son domaine, le tertre de Newgrange. Il vient d'ailleurs de l'acquérir, par ruse ! Vieillissant, le Dagda achève de rédiger son testament. Chacun est richement doté, sauf Oengus qui se plaint amèrement de cet oubli. Sous serment, le vieux dieu promet à son jeune fils d'accéder au souhait qu'il formulera. Subtil, Mac Oc demande simplement de jouir pour une nuit et un jour du tumulus ancestral (ou *Sidh*) à la date de Samain. Tenu par convention, le Dagda, qui possède d'autres cairns dans la région, donne l'éternité à l'Unique. Voici la **chambre de lumière** qui a fait fantasmer tant de commentateurs. Celui-ci y conduit Etain, l'inaccessible fiancée de son père adoptif qui a les traits d'une mouche. Malgré tout l'or solaire, celle-ci frissonne et s'ennuie en cette prison. Représentante de la Souveraineté sur terre, elle est liée par sa promesse. En vain, Oengus se consume pour elle !

Un jour pourtant, il rencontre le « grand amour », son égale, sa sœur cosmique, la lune (*le Rêve d'Oengus*). Une belle jeune fille vient hanter ses nuits, à tel point qu'il en perd goût à vivre. Sa mère Boand s'en émeut, mais les druides ne connaissent aucun remède à cette inquiétante langueur qui n'est pas du ressort du Dagda, lequel met en branle tout son réseau de relations pour retrouver cette apparition. On finit, au bout d'un an et un jour, par savoir qu'elle vit au bord du lac Bel Dracon et que son père la cache car elle est victime d'une malédiction. Des émissaires viennent au nom du Dagda, mais le père refuse obstinément le mariage prestigieux. Pendant le jour sa fille a forme humaine et la nuit, elle devient oiselle. Au temps de Samain, Oengus se rend alors dans les brumes du nord et voit un ensemble de cent cinquante cygnes évoluant sur l'eau. Il reconnaît aussitôt la princesse Caer Ibormath parmi ses suivantes et lui parle. Elle prend brièvement forme humaine accepte de le revoir le lendemain. En l'enlaçant, elle l'a métamorphosé en cygne. Et les deux amoureux passent la nuit l'un près de l'autre en toute pudeur. Au petit matin, les deux oiseaux blancs font le tour du lac avant de s'envoler vers un Sidh – tertre funéraire et porte de l'Autre monde – plus lointain encore...

La lune sous les traits du cygne et Oengus en Apollon hyperboréen, l'éternité au temps de Samain, voilà ce que propose le mythe irlandais. Au Pays de Galles, il existe un personnage ayant la même étymologie, Mabon. Ses aventures sont différentes. Selon une formulation archaïsante, il est fils de Modron, la déesse-mère et à sa naissance, arraché à ses soins. Désormais ce jeune soleil en devenir vit enfermé dans une tour sans aucune ouverture, dont il ne peut sortir. Ce sont des héros de la suite du roi Arthur qui vont le découvrir avant que le roi ne donne l'assaut à la forteresse de Gloucester pour délivrer le héros solaire.

• Orientation et espaces temps sacrés

*Je suis le **dieu** qui allume le feu à la tête.*

Qui prédit les âges de la lune ?

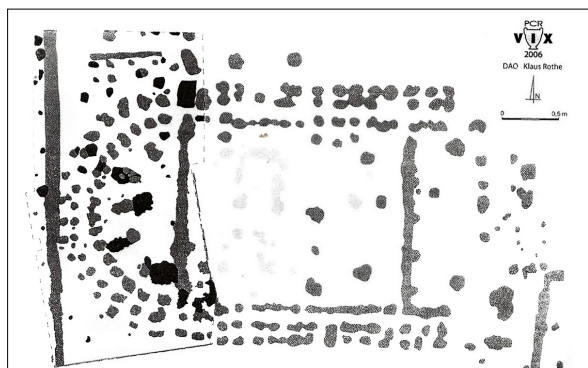
Qui connaît la résidence secrète du soleil ?

(Chant d'Amérgin)

Il est indéniable que les cercles mégalithiques évoquent le ballet des astres dans le ciel. Certains qui ont entre onze et treize pierres parlent du déroulement de l'année. Et l'on y cherche fébrilement une porte. Malheureusement, beaucoup d'entre eux ont été plus ou moins démantelés au cours des siècles ; beaucoup n'ont pas de pierres jointives et il n'est pas toujours aisé de savoir où situer l'entrée, sauf si une porte est matérialisée par des blocs spécifiques. Cette donnée, pourtant, serait riche en symbole et orienterait vers les croyances des bâtisseurs. Cultuelles ou funéraires, ces enceintes reflétaient leur appréhension du cosmos et du monde, leur positionnement par rapport à la course du soleil et de la lune, et pourquoi pas la direction à prendre pour gagner l'éternité. À partir d'exemples types, rares mais significatifs, l'archéoastronomie s'est offert une base. Est-elle assurée ? Stonehenge demeure un modèle emblématique et il a été abondamment étudié. Cependant, sa définition de l'année ne fait pas nécessairement l'unanimité. Des points comme la porte sud ont été occultés. Peut-il offrir une valeur pérenne, une fois les bâtisseurs et les premiers utilisateurs disparus ? Les Celtes s'installent alors que le site monumental est en passe de retomber dans l'oubli. Y'avait-il encore matière à glaner, érudit à interroger, symbole à réinterpréter ?

Pour sa part, l'enceinte ovoïde d'Ouessant se tourne vers l'occident, l'océan infini et peut-être l'au-delà... De la mort, naît la vie. Les dolmens du Languedoc offrent également une originalité certaine en ayant leur ouverture globalement localisée vers l'ouest. Autre temps, autres populations ! Une grande variabilité prévaut. Nombre de dolmens, en France, sont orientés vers le sud-est ou le nord-est. Quant aux douze grands sites mégalithiques de Basse-Normandie ou aux tertres tumulaires d'Armorique, ils n'obéissent à aucun plan d'ensemble. Ailleurs, l'orient a parfois la préférence, il engage une voie équinoxiale, l'aurore divine et rougeoyante précédant le soleil généreux, Boand donnant vie à Oengus.

Arrivent les Celtes. Que pouvons-nous dire de l'évolution de l'orientation des espaces-temps sacrés du néolithique à l'époque gauloise ? Celle des sépultures traduit toujours

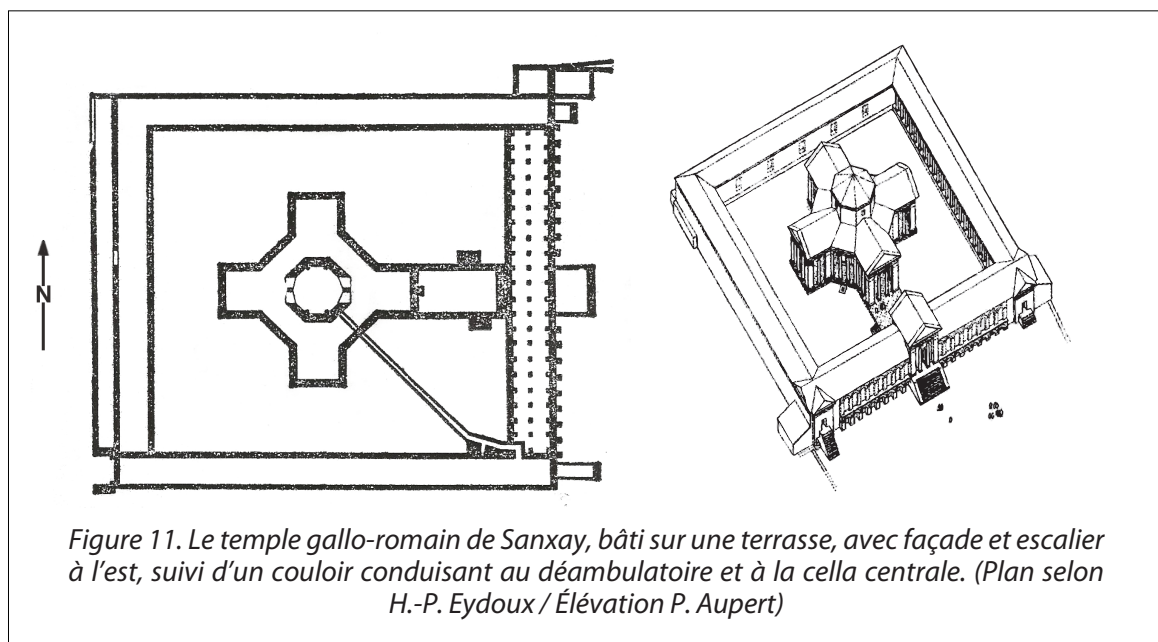


avec pertinence les croyances de ceux qui les ont aménagées. Aujourd'hui, la démarche scientifique est axée sur les préoccupations socio-économiques et les gestes techniques. Symbolique et sacralité importent peu. L'environnement cultuel et sacré semble secondaire, sans intérêt. Ainsi, le « grand bâtiment à abside » sur le mont Lassois, édifice à probable vocation cultuelle, d'inspi-

Figure 10. Plan du bâtiment à abside de Vix. (© H.-V. d'Osten)

ration grecque, propose une orientation est-ouest. À côté, d'autres lieux consacrés semblent en harmonie avec le calendrier et ses quatre grandes fêtes annuelles, Imbolc, Beltaine, Lugnasad et Samain. Faut-il se focaliser sur ceux-ci ?

Faut-il s'interroger sur le devenir des sanctuaires gaulois au début de la romanisation ? Obéissent-ils à la tradition en conservant leur empreinte au sol, ou adhèrent-ils à une modernité de goût ou de mode ? Désormais, les archéologues usent du mot « temple ». Quelques édifices particulièrement somptueux – tous sont à plan centré – s'ouvrent à l'est comme ceux de Sanxay (Vienne), Mordelles (Ille-et-Vilaine), Ménestreau (Nièvre), Bennecourt (Yvelines), ou au sud comme celui de Cahors. Cependant, la règle privilégie le nord-est ou le sud-est. En définitive, la question de l'orientation semble peu pertinente, le lien avec les fêtes celtes difficile à mettre en valeur. Les enceintes et la (les) cellas intérieures peuvent afficher un parti différent. Dans les villes, les zones consacrées sont édifiées sans plan directeur ; les aménagements se suivent dans le temps, témoins d'une vie religieuse riche, foisonnante, mais désordonnée, à l'image de la mentalité gauloise...



L'éternité

*J'ai rêvé d'Orchil,
La pâle déesse sous la terre brune.
D'une main, elle tisse la vie vers le haut à travers l'herbe ;
Avec l'autre elle tisse la mort, vers le bas à travers l'humus ;
Le son du tissage est l'Éternité
Et son nom dans le monde Vert est le Temps.*
(Poème de Fiona Macleod)

Les Celtes peuvent, tout à la fois, prédire une fin des temps catastrophique et souscrire au concept d'éternité des mondes. Comme les Grecs et les Romains, une déesse veille sur la destinée – Macha en Irlande, plutôt que l'obscur Orchil. Mort et culte des défunts

se mêlent (presque allègrement) avec les Vivants et l'abondance vivrière. Et le schéma roi des hommes - roi des dieux (Taranis et Cernunnos) ou ténèbre hivernale et été dans une éternité que l'on devine au sein d'une île verte comme Avalon ou blanche comme l'île Blanche, s'impose. Seuls quelques héros privilégiés ont l'heur de parvenir dans cet Autre monde...

Bien souvent, ils finissent par languir d'une éternelle jouissance et au bout de quelques jours qui durent des siècles, ils tiennent à retrouver la terre de leurs pères. Le Temps, inexorable, a poursuivi la linéarité de sa course. Ce sont eux qui reviennent d'un « autre monde » et plus aucun repère ne s'offrent à eux. Tel est le propos de *la Navigation de Bran*. Il ne fait pas bon revenir du monde des dieux !

• Fin des Temps ?

*La Prophétesse voit des meurtres, voit des ruines,
Dans le sang de l'automne et la pourpre du soir,
Des empires brisés, des temples sans espoir,
Des fuites de vaincus au profond des vallées,
Et des voiles de deuil de femmes exilées.*
(Renée Vivien, *Velléda*)

En dépit des annonces cataclysmiques de la Morrigan ou de Merlin, les anciens Celtes ont toujours eu une perception très relative du temps. Certes, les mythes de catastrophes nés aux heures noires de l'âge du bronze ont eu un réel impact, mais le miracle de la vie, sous la forme de l'œuf cosmique, l'a toujours emporté sur les prophéties les plus calamiteuses. Pour eux, la vraie question demeure : le temps existe-t-il ? Certes, les héros fléchissent et vieillissent, le fringant Finn, à l'origine de la compagnie héroïque et lyrique des Fianna, se transforme en vieux roi chenu, bafoué par son épouse, mais la déesse toujours jeune, svelte et belle reste apte à conférer la Souveraineté à cinq générations successives de fils de roi, dans le cairn funéraire. Voilà pourquoi il est légitime de s'interroger sur l'appréhension du temps chez les Celtes. Certes, la mythologie se permet toutes les fantaisies et des êtres hors du commun traversent les âges, sans prendre la moindre ride. Il leur arrive, parfois, de changer d'apparence. Un champion fameux, Cuchulainn,

vit pleinement une vie d'homme où se jalourent et s'accrochent trois épouses à l'essai successives, une femme officielle et une reine du *Sidh*, mais il meurt au combat, après avoir anéanti une armée entière, alors que débute sa puberté.

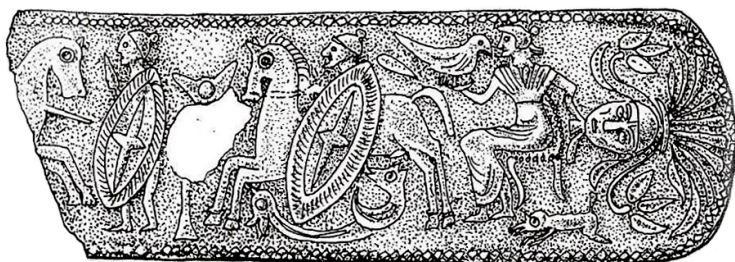


Figure 12. Cernunnos et la Morrigan, plaque de Gostilje, Serbie. (D'après Basler)

La relativité du temps semble bien établie chez les Celtes. Il y a plusieurs façons de concevoir cette notion. La linéarité ne les affecte pas. Ainsi, les généalogies offrent quelques entorses à la succession chronologique. Le présent existe-t-il ? A-t-on conscience de vivre sa vie ? La notion d'instant semble fugitive ou fugace. Des phases se télescopent

et un instant peut devenir une vie entière. À l'opposé se situe le temps infini. Il apparaît que les héros celtes s'y meuvent avec une aisance consommée. Mais peut-être s'agit-il, en fait, de temps cyclique ? Le modèle de la Lune ou du Soleil a une valeur exemplaire. Tous deux tournent en rond, perpétuellement, sur les plaques extérieures du chaudron de Gundestrup, les saisons succédant aux saisons, les lunaisons défilant sans arrêt.

• Le temps cyclique

Toute l'existence des populations postglaciaires est rythmée par des cycles dont l'exemple le plus patent se dévoile avec la déesse Lune. Son pôle croissant naît à l'horizon, deux semaines plus tard elle est pleine, prête à donner vie, puis elle décroît à nouveau, avant de disparaître inexorablement pendant trois longues nuits, au cours desquelles l'homme s'interroge sur son éventuel retour. Des monstres, chiens ou griffons, dévorant leur innocente proie, peuvent suggérer ce terrifiant départ, bien qu'en fait, ici, prévalent les inexplicables éclipses. Le retour espéré de la lune est au rendez-vous et le cycle reprend son imperturbable cheminement. Pendant longtemps, l'astre nocturne a servi de référence obligée dans le décompte du Temps, la nuit englobant le jour. La question de l'Aurore offre, ici, moins de pertinence qu'en Inde. Dans certaines circonstances, quand sont ouvertes les portes de l'Année, « une nuit et un jour » finissent par signifier... l'éternité. Oengus, l'Unique, l'a expérimenté dans le cairn de Newgrange.

Après le temps journalier, où alternent obscurité et lumière, vient le temps mensuel – une trentaine de jours –, obligatoirement lié à la lune et à ses trois ou quatre phases. Ces trois moments de présence de l'astre, ou de la Déesse, se dévoilent sous les traits d'une jeune fille, d'une mère et d'une vieille femme. Ce ternaire aboutit soit à la mort fatale, soit à l'infinie régénération des cycles, justifie l'œuf du monde comme modèle de cosmogonie et valide enfin le quaternaire, qui devient festif et saisonnier.

Ensuite, le temps annuel a causé bien du tracass aux divers prêtres chargés d'établir les calendriers et les horoscopes. Soit, il a pour base treize lunaisons de vingt-neuf jours et la référence reste toujours lunaire, soit la révolution de la Terre autour du Soleil se voit prise en compte et on obtient trois cent soixante-cinq jours. Et l'astre diurne détrône la reine de la nuit.

Après le jour et la nuit, où alternent soleil et lune, vient donc la lunaison, puis l'année et enfin une période de dix-neuf ans au terme duquel la Lune se lève au même endroit, le jour de l'équinoxe de printemps. À ce moment particulier, avait lieu l'hiérogamie Soleil – Lune. Cette fameuse union avait une grande importance, puisqu'elle présidait à la naissance du monde, ou plus modestement d'un nouveau cycle, très significatif à l'âge du bronze et mis en lumière dans le temple de Stonehenge. Chaque printemps ou plus exactement chaque équinoxe impliquait la perpétuation du rite. Cependant, les Celtes vont peu à peu bousculer ce calendrier, et les dieux saisonniers échanger leur place lors du festin de l'Année. Équinoxes, solstices et jour épagomène n'en forment plus les portes. Inexplicablement, les intersaisons s'imposent et interpellent.

Restent les cycles plus vastes. Faute de textes ou de mentions chez les auteurs de l'antiquité, on ignore comment les Celtes les appréhendaient. L'apparition du zodiaque vient avec l'histoire. Quels noms donnaient-ils aux constellations, au temps de la Gaule insoumise ? Seul, le Sanglier semble indiscutable, régnant sans partage sur l'automne

et lié au dieu suprême, Taranis. Le thème du combat cosmique pourrait se faire l'écho, au-delà de la banale lutte entre le jour et la nuit ou entre l'été et l'hiver, de cercles quasi infinis. En faisant intervenir des combattants d'exception, dieux et héros, contre de simples humains appartenant à des groupes ethniques successifs, l'épopée irlandaise, cyclique à souhait, s'intègre à ce schéma. Étrangement, les dieux se retirent d'une lutte qui n'est plus de leur monde. Peu à peu, ils disparaissent dans les profondeurs de *Sidh*, rejoignant l'Autre monde. Une porte est scellée entre deux univers... Elle ne s'ouvre que pour Samain !

• L'éternité des cycles

L'éternité des cycles : vaste programme ! L'homme est-il apte à concevoir cette idée ? Une réponse se lit sur la fameuse scène du « chaudron d'immortalité ». Des mythes où des héros changent successivement d'apparences apportent une nouvelle preuve. Enfin, la croix celtique tourne... pour l'éternité ! Le chaudron de Gundestrup, les signes symboliques (roue, svastika, triscèle), la mythologie médiévale nous confortent dans la reconstitution de l'approche temporelle du monde celtique.



Figure 13. Scène du chaudron de résurrection sur le chaudron de Gundestrup. (Musée National de Copenhague)

Ainsi, il existe des cycles très vastes, en particulier celui de près de vingt-six mille ans. Ils accréditent la voie de l'éternité des cycles, de l'infini des Temps. Le tour de roue que chaque calendrier circulaire imprime à la machine tout entière une rotation visible dans le ciel. Dès le paléolithique, l'homme a intuitivement conscience de cycles vraiment amples. Une horloge titanesque prenait vie. Et l'on passait d'étoile en étoile ou d'un signe zodiacal à un autre. Chacun justifiait la thèse du « combat cosmique », attestée dès le postglaciaire. Chacun, pourtant, malgré les deux mille ans qu'il durait, ne représentait qu'une heure à l'échelle du temps sidéral.

Tous les deux mille ans, on changeait et on continue à changer d'étoile Polaire, et la vie continue, apparemment inchangée, le ballet des astres également. Des bouleversements sont-ils perceptibles ? Or, pendant le cycle le plus long, celui de près de vingt-six mille ans, celle-là, point d'ancrage pour l'homme, a fait un tour de roue. À l'âge du bronze, et à une échelle de deux millénaires, l'étoile Alpha de la constellation du Dragon

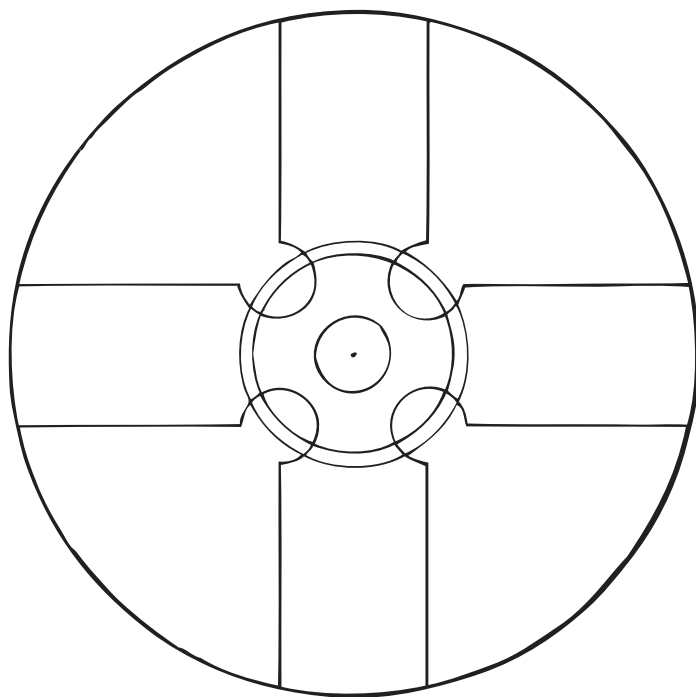


Figure 14. La croix celtique.

indiquait le nord, alors qu'aujourd'hui, c'est la dernière de la constellation de la Petite ourse (ou Petit chariot). Quel bel exemple de relativité !

Dès l'âge du bronze, à Stonehenge, l'appréhension de la variabilité du pôle a suscité crainte et étude de la part des prêtres. Que la transmission se soit faite aux populations qui sont venues ensuite, ce fait demeure certain. Nous en ignorons les modalités. Qu'en fut-il pour les Celtes ? Leur littérature abonde en séries insensées et décousues qui semblent confirmer leur sens aigu de la relativité.

Fin de monde, naissance d'ères nouvelles et éternité des cycles, voilà quelques idées clés des populations protohistoriques. Pour le commun des mortels, vie, mort, réincarnation se succèdent implacablement, mais pour quelques élus existe la voie du Nord imagée par le svastika et la possibilité de sortir définitivement hors de l'espace-temps, l'accès au monde Blanc. Comme le suggère René Guénon, le svastika, signe du Pôle, est le point autour duquel s'enroule la farandole des astres. Selon les Celtes, la sphère de nécessité (*Abred*) et le renouvellement perpétuel dans la sphère de l'Abîme (*Annwn*), au travers d'innombrables réincarnations sont le lot commun. Celles-ci supposent que l'âme, immortelle, poursuive une évolution spirituelle. Ici intervient l'héroïsation. Et l'entrée dans le monde Blanc (*Gwenved*). Toute cosmogonie implique une naissance ou l'éclosion de l'Œuf. Quant à l'éternité des cycles, elle a sa justification dans le changement périodique d'étoile Polaire et dans une abondante littérature évoquant la transmigration de l'âme. Reste la question de la fin des Temps. Elle n'est que temporaire !

Enfin, il existe une autre façon de vaincre le temps et de traverser les âges : la transmigration ou la métempsychose. Des héros celtes se sont vantés de tels exploits. On distingue « transmigration » où, après la mort, l'âme quitte le corps sans vie et cherche une nou-

velle enveloppe corporelle ; et « métempsychose ». Dans ce cas, une même âme peut successivement animer plusieurs corps, qu'ils soient humains ou animaux. Toute une mythologie populaire eurasiatique vante à l'envi une âme qui se cache dans diverses enveloppes. Le héros ou l'héroïne de l'aventure doit interroger subtilement celui dont il (elle) doit prendre l'âme et lui extorquer la vérité pour remplir sa mission.

C'est probablement à cette approche que se réfère la littérature celtique médiévale :

*J'ai revêtu plusieurs aspects,
Avant d'atteindre ma forme naturelle.
J'ai été le fer étroit d'une épée.
J'ai été une goutte dans l'air.
J'ai été une étoile scintillante.
J'ai été un mot dans un livre. (...)
J'ai voyagé tel un aigle.
J'ai été un bateau sur la mer.
J'ai été un chef de guerre.
J'ai été une épée dans la main. (...)
J'ai été un arbre dans un fourré.
Il n'y a rien que je n'aie été.
J'ai combattu, bien que petit,
À la bataille de Goddeu Brig.
(Le Combat des Arbres)*

Sur l'auteur de cet article



Myriam Philibert est archéologue et docteur en préhistoire (université de Paris 1). Elle est l'auteur de nombreux ouvrages sur la préhistoire et les mythologies, en particulier celtique, parmi lesquels : • *L'Alphabet des Arbres*, • *Héros celtes*, • *Les Tuatha Dé Danann, mystique solaire et art de la guerre*.

Chez Kadath, elle a déjà publié : • *À propos d'archéologie d'acoustique* ; • *Les Celtes : anciennes controverses, nouvelles hypothèses* ;

- *Nazca Lines et géoglyphes d'Amérique précolombienne : nouvelles découvertes* ;
- *L'archéoastronomie aujourd'hui : une discipline en plein essor* ; • *Déesse mères préhistoriques et matriarcat*. • *Tradition celte : le druidisme* • *Alphabet celte des arbres... et Stonehenge* • *L'omphalos du monde, Göbekli Tepe* ; • *Cernunnos et les divinités gauloises*.

Bibliographie

Candlemas : Goddess Brigid, Corvus Greenwood, 2018.

Les pratiques funéraires néolithiques avant 3500 av. J.-C. en France et dans les régions limitrophes, table ronde, Saint-Germain-en-Laye, 15-17 juin 2001, société préhistorique française, mémoire XXXIII, 2003.

Paysans et bâtisseurs, l'émergence du néolithique atlantique et les origines du mégalithisme, 17^{ème} colloque interrégional sur le néolithique, Vannes 29-31 octobre 1990, revue archéologique de l'Ouest, supplément n° 5, 1992.

BREKILIEN Yves, *La mythologie celtique*, éditions du Rocher, 1993.

BRIARD Jacques, *Les mégalithes de l'Europe atlantique, architecture et art funéraire (5000-2000 avant J.-C.)*, éditions Errance, 1995.

BRIARD Jacques, *Les cercles de pierres préhistoriques en Europe*, éditions Errance, 2000.

BURL Aubrey, *The Stone Circles of Britain, Ireland and Brittany*, Yale University Press, 1976.

DEHON Robert, New Grange et le soleil de Grainné, in FERRY Patrick, VERHEYDEN Ivan, *Chroniques des civilisations disparues, Kadath*, Robert Laffont, 1976.

DELAMARRE Xavier, *Dictionnaire de la langue gauloise*, éditions Errance, 2003.

DETHIER Michel, New Grange, entre archéologie et astronomie, *Kadath, chroniques des civilisations disparues*, n° 75, 1991.

ELIADE Mircea, *Traité d'histoire des religions*, Payot, 1974.

EYDOUX Henri-Paul, *Monuments et trésors de la Gaule*, Plon, 1956.

FAUDUET Isabelle, *Les temples de tradition celtique*, éditions Errance, 2010.

FREEMAN Mara, *Vivre la tradition celtique au fil des saisons*, 2001, Guy Trédaniel éditeur, 2002.

GORDON Pierre, *Les fêtes à travers les âges, leur unité, l'origine du calendrier*, éditions Arma Artis, 1983.

GRAVES Robert, *Mythes celtes, la Déesse Blanche*, 1948, éditions du Rocher, 1979.

GUÉNON René, la lettre G et le swastika, in *Symboles de la science sacrée*, Gallimard, 1962.

GUYONVARCH Christian-J., LE ROUX Françoise, *Les druides*, éditions Ouest-France, 1986.

HAUDRY Jean, *La religion cosmique des Indo-Européens*, Archè « les belles lettres », 1987.

LAMBERT Pierre-Yves, *La langue gauloise*, éditions Errance, 1997.

MONARD Joseph, *Dictionnaire de celtique ancien*, Keltia Publications, 2000-2001.

PHILIBERT Myriam, *Carnac, les sites sacrés*, éditions du Rocher, 1994.

PHILIBERT Myriam, *L'alphabet des arbres*, éditions du Rocher, 2006.

PHILIBERT Myriam, l'archéoastronomie aujourd'hui : une discipline en plein essor, *les chroniques en ligne de Kadath*, 2020.

PHILIBERT Myriam, l'alphabet celte des arbres... et Stonehenge, *les articles en ligne de Kadath*, 2022.

REZNIKOV Raimonde, *Les Celtes et le druidisme, racines de la Tradition occidentale*, éditions Dangles, 1994.

RIES Julien, *Symbole, mythe et rite, constantes du sacré*, éditions du Cerf, 2012.

KADATH ASBL
Rue de Sambre 12 - A1
B-7850 Enghien, Belgique
Éditeur responsable : Patrick Ferryn
Design et mise en page : Jean Leroy